Document generated on 07/13/2025 11:28 p.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Quelques réflexions sur un feu de paille

David Dorais

Number 76, Spring 2019

L'art doit-il être moral ?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/91213ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dorais, D. (2019). Quelques réflexions sur un feu de paille. *L'Inconvénient*, (76), 26–34.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Quelques réflexions sur un feu de paille

ESSAI **David Dorais**

L'affaire n'aura duré qu'une semaine. Dix jours, tout au plus. Une tempête dans un verre d'eau, mais une tempête quand même.

Mais dans un verre d'eau. Difficile de départager ce qui, dans cette affaire, relève du sérieux et ce qui relève du ridicule. Une chose est sûre : je n'aurais jamais pensé qu'un de mes textes ferait parler de lui jusque dans le *Globe and Mail*.

Surtout, cette querelle illustre un certain état actuel de la culture au Québec et de la manière dont on y débat. Il s'agit d'un « événement », comme on dit en histoire, c'est-à-dire d'une éruption de surface, circonscrite et localisée, qui manifeste de plus grandes forces à l'œuvre en souterrain. C'est sur ces grandes forces que j'aimerais me pencher, sur des observations faites au cours des quelques jours qu'a duré la polémique entourant l'une de mes nouvelles.

Rappelons les faits. Au cours de l'été 2018, la toute nouvelle directrice de rédaction de la revue *XYZ* s'est avisée que l'une des nouvelles à paraître dans le numéro d'automne, une parodie du jeu *Clue* écrite par moi, allait à l'encontre de ses valeurs puisque le dénouement suggérait le viol d'une femme. Elle a d'abord demandé à l'éditeur de la revue que son nom soit retiré du numéro, ce qui lui a été refusé ; on lui a en effet expliqué le fonctionnement collégial de la revue et l'importance de ne pas faire cavalier seul, mais plutôt d'endosser les décisions prises par les autres membres du collectif (ma nouvelle avait été avalisée par les directeurs littéraires du numéro à venir, un homme et une femme). La directrice de rédaction a alors choisi de démissionner. Elle a également décidé de publiciser son geste et de communiquer ses idées, tout en attaquant la revue, ses membres et l'auteur de la nouvelle, d'abord sur Facebook, puis dans *Le Devoir*. Il s'en

est suivi, d'une part, une série de commentaires et de *posts* sur Facebook, d'autre part, une série de lettres d'opinion et d'articles dans les journaux (principalement *Le Devoir*, mais aussi *La Presse*).

La première chose à noter, déjà perceptible dans la construction bifide de ma phrase précédente, est le fait que désormais les débats culturels se déroulent sur deux plateformes différentes, chacune possédant sa propre structure, sa propre légitimité, sa propre « force de frappe » et sa propre vitesse. On trouve les médias traditionnels, soit les journaux et les revues, qui reposent sur des textes relativement longs, où la pensée a plus d'espace pour se déployer, ainsi que sur un rythme lent, et sur une logique de la concentration (tout le monde va vers le même article pour le lire) et de la sélection (les journaux trient les lettres d'opinion qui leur sont envoyées, et seuls les journalistes attitrés peuvent faire paraître des articles). À l'inverse, les médias sociaux (essentiellement Facebook dans le cas qui nous occupe) fonctionnent très rapidement et sont ouverts à toutes les opinions qui, pour peu qu'elles soient formulées succinctement, peuvent être diffusées à une échelle exponentielle.

Dès le début de la polémique, les membres du collectif de rédaction et moi, qui devions expliquer et justifier publiquement notre position, nous sommes sentis écartelés entre ces deux plateformes. Les choses allaient trop vite d'un côté, trop lentement de l'autre. D'une part, les *posts* et les commentaires se multipliaient à une vitesse phénoménale, et une heure représentait une éternité. Il y avait face à nous des tireurs d'élite stationnés en permanence : dès que l'un de nous affichait un message sur Facebook, il se faisait prendre, dans les minutes qui suivaient, sous un feu nourri de répliques et de réfutations. Pour remporter le débat, soyez le premier à mitrailler. D'autre part, il nous fallait quelques jours pour rédiger un texte qui se tenait, le faire approuver via courriel par tous les membres du collectif, l'envoyer aux journaux, attendre l'acceptation et, le cas échéant, attendre la publication. Il nous semblait qu'une même affaire se déroulait selon deux temporalités, dans deux mondes étrangers l'un à l'autre et selon deux trajectoires disparates. Où est-ce que ça comptait vraiment ? De quel côté pouvait-on gagner ? Où investir nos efforts ? Nous nous étions donné comme règle de ne prendre la parole qu'en commun, autant que possible, et de réduire au minimum les interventions individuelles. Cela nous rendait insupportablement lents, alors que l'autre camp maîtrisait à la perfection l'usage des médias électroniques. Nous avions l'impression de courir en pelle mécanique contre une moto sport.

Le phénomène mis en relief ici est celui des « chambres d'écho », c'est-à-dire le fait que, sur Internet et dans les médias sociaux, les gens s'informent de plus en plus auprès de sources qui correspondent à ce qu'ils pensent et qui ne font que leur resservir ce dont ils sont convaincus d'avance. Bien sûr, la grande presse donnait déjà lieu à une polarisation des opinions et à une répartition des organes d'information selon des lignes politiques, mais cette réalité est exacerbée et amenée à des sommets de raffinement avec les médias électroniques. L'agora ou le forum, lieu du débat public où chacun est exposé à une variété d'idées, s'est fait remplacer par une kyrielle de chapelles, espaces étroits et caverneux où se réunissent à la lueur d'une chandelle des cénacles soudés. Vous et moi n'échappons pas à cet état de fait : la majorité de nos amis sur Facebook pensent comme nous sinon nous avons tendance à les éliminer, et les pages ou les sites vers lesquels nous retournons volontiers sont ceux qui nous disent ce que nous aimons entendre, ce qui nous apparaît comme sensé en raison d'une concordance avec nos propres opinions.

La conséquence de cette diffraction des troupes et de la disparition d'un « champ de bataille » commun est la difficulté de savoir qui, à l'issue d'un débat, a le mieux réussi à convaincre. Du côté de *XYZ*, malgré le fait que nous étions relativement peu présents et peu actifs sur Facebook, il nous semblait nous en tirer de manière honorable, car nous recevions, sur nos pages publiques ou en messages privés, plusieurs preuves de soutien. Pourtant, une de mes amies, très branchée sur les réseaux sociopolitiques et spécialement féministes, m'a dit : « Vous avez vraiment l'air fou. » De son point de vue, nous perdions clairement la face : tout le monde dans l'autre camp était d'accord pour nous trouver ringards, machos, paternalistes et incohérents. Cela me rappelle la scène dans *Candide* où, à l'issue d'une bataille, les deux armées entonnent le *Te Deum*, chacune enthousiaste d'avoir remporté la victoire.

Chaque opinion tourne dorénavant en circuit fermé. C'est ce que Marc Angenot appelle le « dialogue de sourds » : dans un espace neutre, flottant au-delà de la morale

et de la vérité, des bulles de discours se forment, indépendantes, incommensurables[1]. On se dévisage, éberlués, on ne se comprend pas, les autres nous apparaissent comme des déments. On peut se désoler de cette fragmentation des lieux de parole et de cet écartèlement du débat ; c'est pourtant une réalité inévitable, qui ne pourra aller qu'en s'étendant. Il reste encore des plateformes communes, mais les forces centrifuges qui s'exercent sur elles finiront tôt ou tard par les déchiqueter. Un processus d'atomisation des pensées est à l'œuvre, le même qui touche les identités : on se définit de plus en plus selon des particularismes, et on affirme de plus en plus l'impossibilité de comprendre tout ce qui ne correspond pas à ce qu'on est. Cette atomisation ne va pas jusqu'à prôner la singularité irréductible et incompréhensible de chaque individu, comme en une angélologie postmoderne où chaque être constituerait à lui seul une espèce à part entière (peut-être y viendra-t-on), mais elle s'oriente plutôt vers la formation de grappes où s'amalgament des personnes se sentant des affinités, sur la base d'une communauté de pensée. On cherche à se lier avec ceux qui nous ressemblent et nous renvoient notre image. Sans mentir, je ne me suis jamais fait autant d'amis Facebook que durant ces dix jours.

La deuxième chose qui m'a étonné, voire stupéfié, est la facilité avec laquelle les mensonges peuvent être diffusés et la quasi-impossibilité de les contredire. La chose est connue et souvent répétée, entre autres par la classe politique, mais je ne l'avais jamais expérimentée personnellement. Car enfin, l'affirmation selon laquelle j'aurais déclaré à notre jeune démissionnaire que sa réaction était due au fait qu'elle-même avait été victime de viol et qu'elle devrait passer pardessus ses traumatismes pour se montrer plus objective, cette affirmation est fausse de bout en bout. Non seulement je ne lui ai jamais dit ça, mais je ne me suis pour ainsi dire jamais adressé à elle, ni en personne ni par écrit. C'est là le mensonge qui nous a causé le plus de tort. Mais il y a aussi celui qui consiste à décrire le collectif de rédaction de la revue *XYZ* comme un *boys club* où règnent des machos en bras de chemise (Labatt Bleue et Doritos à portée de main), aboyant après des femmes qui ne servent qu'à jouer les potiches décoratives (et accessoirement à remplir le bol de Doritos quand il est vide). En réalité, la moitié du collectif est composé d'écrivaines reconnues, certaines universitaires, certaines récipiendaires de prix, toutes respectées dans le milieu littéraire, toutes ayant obtenu de la reconnaissance pour leurs œuvres, et toutes, lors des réunions de la revue, ayant voix au chapitre au même titre que leurs collègues masculins.

Mais visiblement, ce qui compte, ce n'est pas de dire la vérité : c'est de créer une bonne histoire. Il est paradoxal de voir triompher la fiction chez des gens si attachés à la réalité et aux impacts que la littérature risque d'y produire. Ce que veut le public, c'est une histoire simple et émouvante, où un héros innocent se retrouve victime de méchants odieux. Et on la lui a servie. Voilà ce qui explique la vitesse fulgurante à laquelle le message de démission s'est répandu sur Facebook et le nombre d'appuis qu'il a récoltés, alors qu'une seule version des faits était disponible (la sienne) et que, rappelons-le, personne n'avait lu la nouvelle incriminée. Pourquoi tant de gens ont-ils cru aveuglément à une information que rien ne corroborait ? Pourquoi ont-ils adhéré avec tant d'enthousiasme à une actualité qu'ils ont vue passer sur leur fil et qui provenait d'une personne que, vraisemblablement, elles connaissaient très peu ? C'est que l'histoire faisait leur affaire. Elle leur plaisait. Elle avait une puissance invincible.

Le récit possède le don de dramatiser nos valeurs, de les mettre en action. Ce n'est pas tout d'avoir des idéaux et d'y adhérer *in petto* : il faut qu'ils servent. Et que ça se voie. Pour ce faire, on peut poser des gestes concrets. Mais il est moins fatigant d'embrasser un récit public qui devient une sorte de scène imaginaire où, par association et par projection, nous nous identifions à un héros (une héroïne dans ce cas-ci) et entrons en action pour faire triompher le bien. Comment être *contre* une jeune femme éduquée luttant pour des idées progressistes, et affrontant courageusement une horde d'ogres acharnés à persécuter leurs proies ? Par une symétrie et un jeu de retournement redoutablement efficaces, notre jeune directrice, dans la fable qu'elle a proposée au public, a d'abord endossé le rôle de la victime féminine, comme dans la nouvelle qu'elle dénonçait, mais pour ensuite se révolter et s'opposer à ses agresseurs. Sous prétexte de préserver la moralité dans la réalité, elle s'est en fait coulée dans ma fiction pour construire un nouveau récit, celui d'une femme forte. Et tout le monde a embarqué. Car tout le monde veut être vertueux. Tout le monde *est* vertueux. On

l'est en se racontant des histoires, en jouant un rôle symbolique qui nous permet, par notre inscription imaginaire dans un récit, de convoquer la force et la bonté pour renverser le mal.

Je croyais moi-même l'être, vertueux, avant de me voir posté dans le rôle de l'ennemi et de découvrir que, finalement, on se donne souvent bonne conscience par adhésion automatique à des idéaux évidents. Car, bien qu'il soit plus « payant » pour le féminisme de se présenter encore comme une victime opprimée (posture victimaire valorisante propre à l'Occident et décrite entre autres par Pascal Bruckner dans *La tentation de l'innocence*), il faut admettre que cette idéologie est devenue dominante et tient désormais le haut du pavé. Vous en doutez ? Faites le test : dans une réunion de famille, faites dire à quelqu'un « Je suis pour l'égalité entre les sexes » et faites dire à une autre personne « Je me questionne encore sur le bien-fondé d'une égalité entre les sexes ». Qui récoltera des hochements de tête pénétrés en signe d'assentiment ? Qui recueillera des froncements de sourcils ? On est maintenant féministe par défaut, comme on est environnementaliste ou antiraciste, et peu de gens manquent de sens au point de s'acharner à soutenir l'opinion contraire.

Une autre manière d'être aisément vertueux consiste à vouer une haine instinctive à des adversaires tout désignés, fournis d'emblée par le discours social. Ils n'existent pas réellement, ce ne sont en réalité que des mannequins. Voilà une nouvelle chose que j'ai découverte dans cette affaire. J'étais l'ennemi, mais ce n'était pas *moi*. Plusieurs personnes m'ont demandé comment j'avais vécu ces péripéties, vécu le fait d'être critiqué (parfois attaqué) nommément. Même des membres du camp adverse ont émis des commentaires sur Facebook, disant qu'ils s'inquiétaient pour ma santé mentale. Mes amis m'ont demandé si ça avait été dur. Avais-je été affecté émotivement ? M'étais-je senti secoué ? En vérité, non. La raison en est que j'avais la nette impression qu'on parlait d'un étranger. Je me souviens d'un passage des mémoires de Casanova où il raconte avoir assisté à un événement, puis s'être retrouvé dans un groupe où l'on commentait l'aventure. Non seulement on déformait les faits au point de les rendre à peine reconnaissables, mais on parlait de lui, Casanova, prétendant même le connaître, en lui prêtant des gestes et des paroles qui n'avaient jamais été les siens. Il raconte avoir ressenti un amusant sentiment de dépersonnalisation, écoutant un récit où il jouait un rôle sans que ce fût lui pour autant.

J'ai expérimenté une chose comparable. Même avec toute l'honnêteté dont je suis capable, je ne m'identifie pas à un phallocrate obsédé par le viol, qui rabroue les féministes en leur disant de porter des jupes moins courtes si elles ne sont pas contentes. Les gens s'en prenaient à un drôle d'épouvantail dans lequel j'étais incapable de me reconnaître. Ils conspuaient un mâle insensible, enveloppé d'un nuage de virilité toxique. Rien de plus gratifiant que de montrer à quel point on déteste les méchants. Mais comment aurais-je pu considérer que ce monstre, c'était moi ? Ceux qui me connaissent savent que je suis plutôt doux, posé, attentionné, attentif à l'autre.

Cette détestation d'un ennemi fictif prouve (si on avait besoin d'une preuve) que la polémique autour de ma nouvelle a été une polémique morale ou sociale, et non littéraire. Il fallait juger une personne, son sexe, et les idées associées à ce sexe. Pas un texte. Ce qui importe n'est pas ce qui est écrit : c'est le sexe de la personne qui écrit. Vérifions ensemble. Prenez ma nouvelle, sans y changer un mot, et faites-la lire en précisant qu'elle a été rédigée par une jeune universitaire féministe. Qu'en dira-t-on ? On célébrera la mise à nu sans concessions des mécanismes d'oppression dont le texte fait preuve. On louera notre autrice d'avoir su lever le voile sur la violence dont sont victimes les femmes d'aujourd'hui. On la félicitera de révéler comment les personnages de l'histoire, Mr. Green, Mrs. Peacock, le colonel Mustard et leurs sbires, représentent à travers leur colonialisme éhonté, à travers leur fate bourgeoisie la société patriarcale dans son entier, et comment le viol de Miss Scarlett symbolise dramatiquement les féminicides qui continuent à se produire dans un silence assourdissant. À l'inverse, faites lire *Truismes* de Marie Darrieussecq en indiquant que le livre a été écrit par un vieil auteur reconnu pour pincer les fesses des jouvencelles, et aussitôt le public s'indignera contre ce goujat qui compare la femme à rien de moins qu'une truie (l'héroïne du roman se transforme en animal). On le fustigera de dépeindre cette pauvre fille (qu'il dépouille encore plus de son humanité en ne lui attribuant même pas de nom) sous les traits d'une nunuche trop stupide pour comprendre qu'elle se fait exploiter

Personne, à moins de souffrir d'une psychose, ne peut considérer que de l'encre sur du papier est l'exact équivalent d'un acte dans la réalité.

sexuellement. Comment peut-on encore ressasser de tels stéréotypes à notre époque ? N'a-t-on pas soupé des clichés sur la femme idiote, la femme soumise, la femme-objet ? Qu'on pende ce gros porc ! Quoi ? C'est une femme, en fait ? Ah ! désolé… Quel courage elle a eu, dites donc !

Je me suis jusqu'ici concentré sur la manière dont la polémique s'est déroulée, j'aimerais maintenant parler un peu des arguments eux-mêmes qui ont été employés. C'est à la fois moins important et plus important. Moins important, parce que d'autres que moi ont amené des idées pour s'opposer à la nouvelle rectitude qui émerge, et que le fait pour moi d'avoir été sur la ligne de front dans ce débat particulier ne donne pas à mes réflexions une pertinence accrue ni un intérêt supérieur. Mais examiner le contenu des arguments qui ont été avancés est plus important parce qu'il s'agit de contrer un discours qui, je le crois, menace une certaine liberté de penser et de créer, et qui surtout progresse dans la société à une vitesse effarante, avec l'aisance de ce qui passe déjà pour une évidence. N'avez-vous pas trop souvent secoué la tête de stupéfaction devant l'unanimité qui saluait les mandements de ces évêques autoproclamés, et ne vous êtes-vous pas sentis ahuris comme Bérenger voyant galoper les rhinocéros dans les rues de sa ville ?

L'injonction du camp adverse me semble assez claire : il faut arrêter d'écrire (voire de diffuser et d'enseigner) les œuvres littéraires qui mettent en scène la violence faite aux femmes, notamment les violences sexuelles, dont le viol (à moins de les dénoncer catégoriquement). Il faut que ça cesse[2].

Mais pourquoi ?

J'aime ce genre de question naïve et enfantine. J'entends les gens de l'autre côté s'insurger. Comment ! Tu demandes sérieusement pourquoi il faut arrêter de dépeindre la violence envers les femmes ? Pourquoi il faut mettre fin à toutes ces histoires d'agressions, de coups, de pénétrations forcées ?

Oui, pourquoi ?

J'essaie de comprendre. Je relis les textes publiés dans le courant de cette affaire pour voir quelles raisons ont été avancées. L'une des possibilités est qu'il faut cesser de parler de viol, car il y en a trop dans la réalité. Oui, pourquoi réitérer une calamité déjà endémique dans nos sociétés ? Veut-on encore plus de sévices sexuels ? Il faut endiguer le flot des agressions. C'est là une raison envisageable, mais j'ai trop d'estime envers l'intelligence de mes collègues pour admettre qu'ils pensent sincèrement qu'un viol d'encre soit un viol de chair. Qu'un crime dans l'imagination équivaille à un crime réel. Que le fait d'arrêter d'en parler fera baisser les statistiques officielles. Selon cette logique, le roman *Le sablier des solitudes* de Jean-Simon DesRochers, qui raconte un carambolage sur l'autoroute, aurait gravement entaché la sécurité routière au Québec en 2011.

Ce type de pensée magique considère vraisemblablement que le mot vient avant la chose. Selon cette vue, il n'y a pas un phénomène réel qui existe, puis un vocable que l'on crée pour le désigner, non : en un geste démiurgique, on nomme une chose, et cette chose apparaît. À l'inverse, taisez-en le nom, elle disparaîtra de la surface du globe. L'articulation serait immédiate entre la littérature et le réel : décrire le mal reviendrait à engendrer le mal. Un tel raisonnement semble à l'œuvre dans l'un des articles publiés par Martine Delvaux (*Le Devoir*, 25 août 2018). Tirant dans tous les sens comme elle le fait parfois, elle relie le fait de mettre en scène la violence contre les femmes aux véritables cas de femmes battues, aux réfugiés syriens, aux changements climatiques et à la disparition de l'humanité ! Dit-elle vraiment cela ? Soit j'ai mal compris, soit elle déraille. Et d'une certaine manière, je serais plus rassuré par le fait de manquer de perspicacité que par l'éventualité qu'une universitaire estimée croie réellement qu'une nouvelle évoquant un viol dans le jeu de *Clue* fasse fondre les neiges au sommet du Kilimandjaro.

Mais soyons sérieux : personne, à moins de souffrir d'une psychose, ne peut considérer que de l'encre sur du papier est l'exact équivalent d'un acte dans la réalité. Une

manière plus juste de voir les choses est sans doute d'imaginer que, pour certaines personnes, la littérature recèle le pouvoir d'influencer les gens et de les amener à commettre les gestes répréhensibles auxquels ils sont exposés. En ce sens, entendre parler de viol pousserait les hommes à agresser plus de femmes : l'histoire racontée agirait à titre de stimulus invincible qui forcerait l'individu à adopter un comportement nocif. Mais une idée semblable repose sur une vision tellement étriquée de l'être humain qu'il m'est impossible de l'endosser. Personne, à part quelques behavioristes radicaux prisonniers des années 1940, ne peut croire que l'homme est si robotique. Reconnaissons à chacun sa part de libre arbitre et de conscience morale, et sa part d'intelligence tout simplement. Aucun amateur de polar, à ma connaissance, n'a jamais eu la lubie d'aller assassiner des gens parce qu'il avait dévoré des histoires de meurtre.

J'essaie toujours de comprendre pourquoi il faudrait arrêter de mettre en scène la violence envers les femmes. Une autre raison parfois invoquée est le fait que l'on a trop entendu ce type d'histoires. Plus capable d'être de nouveau mis en présence d'un récit où la femme finira par se faire battre et mutiler. On aurait atteint une sorte d'exaspération qui devrait amener les créateurs à changer de disque. Cet argument non plus ne me semble pas recevable. Car si c'est là la véritable raison, il faudrait aussi s'indigner contre les aventures d'un héros inexpérimenté qui découvre les grands événements de l'existence et apprend à se forger une philosophie de vie. Or, je ne vois personne réclamer la censure de *Harry Potter* ou des œuvres de Hermann Hesse. Ou il faudrait bannir les romans dans lesquels deux personnes tombent amoureuses. Et aussi ceux où un individu rusé se tire d'affaire grâce à sa débrouillardise et à l'appui heureux de quelques alliés. Bref, il faudrait arrêter d'écrire, parce qu'à peu près tout a déjà été raconté. On constate que ça ne fonctionne pas et qu'il ne s'agit pas d'une stricte question quantitative. Ce n'est pas le trop grand nombre de récits violents qui cause une difficulté, c'est leur qualité propre. En quoi pose-t-elle donc problème ?

Une autre possibilité serait le fait que ce type de récits risque de heurter les femmes ayant elles-mêmes subi des sévices. Ce problème correspond à la notion de *trigger*, selon laquelle certains éléments de la vie courante ou certains sujets de discours peuvent causer de la détresse chez des personnes au vu de leurs expériences. Il faudrait donc, par égard pour elles, éviter de leur présenter ces éléments troublants. Il y aurait beaucoup à dire sur la notion de *trigger*, en matière de conception de la vie en collectivité, de la liberté de décision ou de l'existence de manière générale, mais ici n'est pas la place. Je me contenterai de souligner que, en ce qui concerne la littérature, les choses ne sont pas si simples. Et que, en ce qui concerne la psychologie des gens, les choses ne sont guère moins compliquées.

Du côté de la littérature, le filtre de la fiction garantit déjà une « zone tampon » qui assure une sécurité émotionnelle aux lecteurs : ces choses-là ne sont pas vraies. C'est justement de cette mise à distance psychique que tiraient profit les Grecs pour se permettre d'évoquer des actes immondes (l'inceste ou le meurtre d'une fille par son père) dans leurs tragédies et ainsi provoquer un effet de catharsis. Le déroulement du récit introduit une donnée supplémentaire : la scène d'une femme qui se fait violer risque-t-elle vraiment de retraumatiser une ancienne victime si, à la fin du livre, le personnage de l'héroïne réussit à se venger ou à vivre heureux malgré le drame ? Et que dire des choix narratifs (une narration à la troisième personne sera moins prenante qu'une narration à la première personne), du genre littéraire adopté (un haïku sera moins troublant qu'une nouvelle) ou du sexe de l'auteur (une femme donnera une impression de connivence, un homme, d'insensibilité) ? Du côté de la psychologie, on conçoit que ce qui peut bouleverser quelqu'un a autant de chances d'apporter du réconfort à quelqu'un d'autre. Si ma fille est morte et que je lis « Demain dès l'aube » de Victor Hugo, je serai peut-être outré de me faire ainsi rappeler mon malheur, mais mon voisin, lui, pourra être soulagé de voir qu'il n'est pas seul et que sa peine a été exprimée par un grand poète. Interdire ce qui donne prise à l'ébranlement émotif risque en retour de priver quelqu'un de consolation. Les forces contraires s'annulent et se soldent par un bilan neutre.

Je vois une dernière raison qui pourrait justifier la sommation à cesser de représenter la violence faite aux femmes, et celle-là me paraît plus compréhensible, sans pour autant me sembler plus acceptable au bout du compte. L'idée, que je crois être défendue entre autres par Étienne Beaulieu, est que la littérature a une responsabilité morale, qui

consiste à refuser de soutenir le mal. Elle doit tenir une position juste et bonne. Si chaque individu, en son âme et conscience, tâche de ne pas appuyer des pratiques qu'il juge révoltantes et inhumaines, à plus forte raison la littérature dans son ensemble, de par le nombre de gens qu'elle rejoint et le prestige symbolique dont elle est auréolée, devrait refuser d'endosser des actes abjects. On ne peut accepter que l'odieux se fasse donner l'accolade par le beau.

Selon ce point de vue, dépeindre un crime sans le dénoncer explicitement reviendrait à en faire la promotion. Ou du moins à le banaliser en minimisant sa gravité, ce qui ultimement encouragerait sa perpétration. C'est, je crois, ce qu'on appelle la « culture du viol » : propager une vision triviale et insensible du viol, avec pour effet que, dans la réalité, l'acte sordide a tendance à être considéré avec une certaine indifférence et accueilli par des haussements d'épaules, quand ce ne sont pas des rires. Je comprends le profond malaise des féministes à voir rendue distrayante et sexy une conduite violente qui brise la victime à jamais. J'éprouve le même malaise devant la *torture porn*, ce sous-genre du film d'horreur qui se plaît à présenter des scènes de torture et qui, incidemment, a fleuri à peu près au moment où les États-Unis exploitaient des installations en sol étranger pour y pratiquer des « techniques d'interrogatoire renforcées », comme le veut l'euphémisme forgé alors.

Mais quelque révoltantes que soient ces pratiques à nos yeux, éliminer leur représentation ne changera rien à l'affaire. Pour remédier aux problèmes de viol, et à ceux d'impunité et de discrimination qui en découlent, il faut des cours d'éducation sexuelle, et des mesures pour mieux soutenir les présumées victimes, accélérer le traitement des plaintes ou éviter que les femmes ne doivent témoigner en présence de leur présumé agresseur. Démissionner parce qu'une Miss Scarlett de papier va probablement être violée ne réglera strictement rien, quelque bruit que l'on fasse autour de cette démission. C'est sur le plan politique et juridique qu'il faut intervenir. Voilà le seul terrain où l'action pourra mener à des effets concrets. Et si l'on tient à demeurer sur le même plan, celui des représentations, ce sont des contre-discours qu'il faut proposer, comme le récent film *Vice* qui met au jour la trajectoire de Dick Cheney jusqu'à la vice-présidence et son implication dans la remise à l'honneur de la torture ainsi que dans l'invasion de l'Irak (avec les bombardements meurtriers qui l'ont accompagnée). Le film mêle à la fiction des images d'archives présentant des scènes de détention et d'humiliation. Le résultat s'avère beaucoup plus efficace que ne l'aurait été la dénonciation bruyante des films *gore* dont les ados s'abreuvent dans leurs sous-sols.

J'éprouve une certaine admiration pour cette position fondée sur la stature morale des lettres, car elle relève d'une conception élevée de celles-ci. Mais cette position confond le champ artistique dans son entier avec la somme des démarches particulières. Car si chaque écrivain doit inévitablement choisir quelles valeurs, quelles idées, quelles croyances il entend mettre de l'avant dans son œuvre, la littérature elle-même doit rester un domaine amoral (et non immoral, on comprend la différence) où tous les points de vue peuvent trouver leur place. Où le mal et la souffrance ont droit de cité. Pas parce qu'ils sont cool ou qu'ils constituent la seule réalité valable selon les gens éclairés, simplement parce qu'ils sont une part constitutive de l'expérience humaine. Si certains auteurs aiment mieux faire comme si Baudelaire n'avait jamais existé et défendre la vertu en se bouchant le nez devant « la sottise, l'erreur, le péché, la lésine », libre à eux. Mais vouloir imposer ce choix à l'ensemble des artistes ressortit à l'outrecuidance. C'est passer de la morale au moralisme.

Toutes les raisons avancées par l'autre camp pour interdire la représentation de la violence faite aux femmes paraissent graves et respectables. Elles semblent « prendre la littérature au sérieux ». C'est l'argument qui a été invoqué dans l'une des interventions sur Facebook pendant la querelle. Ce qui signifie, si j'ai bien compris, d'envisager les dangers que les œuvres de fiction risquent de provoquer dans le réel. Mais j'ai déjà critiqué un tel raisonnement. En un écho involontaire, un article américain paru récemment reprend cette expression, mais pour la renverser. L'auteur critique l'idée selon laquelle les classiques littéraires, en renforçant les structures du pouvoir mâle et blanc, auraient mené au mouvement misogyne *incel* et à l'élection de Donald Trump : « *The problem with this argument is that while it seems to take literature quite seriously, it actually does the opposite – presupposing that it can be made important only if it is connected to the major headline-grabbing issues of the day*[3]. » En effet, le « sérieux » que l'on prête à la littérature

La littérature actuelle a le droit de continuer à parler de tout ce qu'elle veut, réalités immorales y comprises.

consiste plutôt à être en phase avec les sujets les plus en vogue. Mais désirer se mettre au goût du jour n'est pas répréhensible, même chez les intellectuels. Tout le monde a le droit de vouloir devenir le Bernard-Henri Lévy ou le Raphaël Enthoven québécois. Le problème, c'est que l'on trouve, dans l'alliance étroite entre l'écrit et le réel que promeuvent les nouveaux sermonneurs, dans l'idée que ce qui est mauvais dans le monde est aussi mauvais dans les livres, un danger plus grand que le simple désir de surfer sur la vague du moment. En faisant mine de prendre la littérature au sérieux, ils lui nuisent et en détruisent deux des apanages.

Premièrement, il y a là une négation de l'imaginaire, une ignorance totale et complète de cet espace si riche et si précieux, et en même temps si mince et si fragile, qui adhère au réel mais s'en distingue, comme une pellicule posée sur une surface. Un espace qui provient du monde, appartient au monde, mais n'est pas le monde. Les gens qui ne voient pas l'imaginaire souffrent de strabisme : ils louchent, et à leurs yeux le réel et la fiction convergent, se superposent, puis finissent par se confondre en un aplat. Ces quasi-cyclopes ont nécessairement la vue courte. Pour ceux qui ont la vue saine et dont le champ visuel conserve sa profondeur, une nouvelle dimension se déploie, celle de la recréation des choses dans un univers étrange fait à la fois de concret et d'abstrait. Rien n'est vrai dans cet univers, et pourtant tout est vrai, car rien n'émane d'un autre monde. L'imaginaire sert de laboratoire où élaborer des idées, faire triompher le bien ou prospérer le mal, bref réaliser tout ce que l'on veut sans que la réalité en soit jamais affectée. C'est comme si l'humanité disposait d'une pièce magique où elle pouvait pour un moment disparaître, expérimenter ce qu'elle voulait, accomplir des merveilles ou des abominations, ou même ne rien accomplir du tout et se contenter de banalités, puis en sortir pour réintégrer son vrai royaume, là où, contrairement à la pièce magique, il est crucial que le mal reflue et que le bien préserve chaque pouce de terrain gagné. La littérature offre un inestimable champ d'expérimentation, et la transformer en un objet du monde comme les autres revient à se priver du privilège qu'elle donne de glisser hors de la réalité tout en y restant attaché.

Deuxièmement, insister pour que la littérature se mette au service du bien relève d'un refus de l'ambiguïté, de l'imposition d'une vision unidimensionnelle de l'humain. Le mal, je l'ai dit, fait partie de l'existence. Si la psychologie ne s'attachait à étudier que les forces positives de l'individu, ce qui en lui s'avère bénéfique et constructif, en rejetant la part de souffrance, de deuil, de tentations morbides, de mélancolie, d'angoisse, d'effondrement intérieur qui se trouve en chacun de nous, on lui reprocherait avec raison d'offrir une vision tronquée de la psyché, d'amputer l'être humain de ce qui le compose pleinement. De la même manière, la puissance de la littérature (et de l'art en général) consiste à embrasser et à contenir ce qui, dans la réalité, est difficilement acceptable. Je reviens à Baudelaire, car c'est avec lui (et déjà avec le romantisme) que la littérature d'un coup a doublé son domaine, en acceptant de traiter de l'immoral et du laid en plus de louer le vertueux et le beau. Prohiber toute cette portion du réel reviendrait à faire passer la richesse existentielle, dans laquelle nous baignons, sur laquelle nous tâchons de réfléchir et à laquelle nous tentons de donner du sens, sur un lit de Procuste dont elle ressortirait nette, claire, propre, sans équivoque, mutilée, effrayante, à peine reconnaissable. La littérature est trop délicate pour supporter la pleine lumière du Vrai et du Bon. Nos vies quotidiennes nécessitent déjà un éclairage franc, qui parfois devient trop cru. Il est nécessaire de posséder un lieu d'ombre, un lieu qui tolère le voilé, le brumeux, le mystérieux, l'ambigu, le contradictoire, le secret, le honteux, l'inavouable, et le satanique du rire.

Je considère que la littérature actuelle a le droit de continuer à parler de tout ce qu'elle veut, réalités immorales y comprises. Mais si vraiment certains faits de société deviennent si saillants qu'il faille ajuster notre régime de lettres, je suis convaincu que la censure et l'interdiction ne sont pas la voie à suivre. Elles ne se soldent que par un appauvrissement, nuisible à tous en définitive. Je propose deux solutions de rechange. D'une part, une meilleure

éducation des lecteurs. L'enseignement de ce qu'est la fiction, de ce qu'est l'art. L'exercice de la pensée par le commerce des grandes œuvres, comme l'affûtage d'une lame sur une pierre à aiguiser. Montrer aux jeunes les trésors de sensations, d'émotions, de souvenirs, d'images et d'idées qu'ils recèlent, et comment tout cela reluit spécialement au contact des livres. Comment ceux-ci enrichissent la réflexion, le sens moral et le goût esthétique. Le but n'est pas d'imposer une vision univoque en tordant les textes selon un angle ou l'autre, mais de favoriser un questionnement socratique, c'est-à-dire l'analyse et la critique de ce que l'on considère comme allant de soi (en nous-mêmes et dans notre culture). La remise en question du donné-d'avance par l'exercice de la libre pensée. Le questionnement socratique remet en cause les structures patriarcales de la société, évidemment, mais aussi les fausses évidences et les dérives du féminisme. C'est le propre d'une éducation libérale, où la littérature et les arts doivent occuper une place de choix, que de provoquer la pensée et de l'amener à dépasser son horizon[4].

le port de tête librairie depuis 2007

Librairie agréée
Livres neufs et d'occasion

262, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P5
514 678 9566
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com

Roman
Poésie
Théâtre
Bande dessinée
Jeunesse

Philosophie
Histoire
Sciences humaines
Sciences
Arts

269, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P6
514 678 9566
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com

www.leportdetete.com

L'autre solution que je propose est la multiplication des discours et contre-discours. Remplacer une logique de la soustraction par une logique de la fructification. Ne pas avoir l'inacceptable comme critère de jugement, mais l'inventif. Voilà ce que j'avais envie de dire aux gens de l'autre camp tout au long de la polémique : au lieu de chercher à museler les blasphémateurs, prenez vous-mêmes la parole pour présenter ce à quoi, d'après vous, la littérature devrait ressembler. Montrez par l'exemple ce qu'il serait souhaitable de créer. Faites-nous lire ce que vous aimeriez lire. Vous gagnerez dix fois plus d'adhérents en misant sur la séduction plutôt que sur l'indignation. Des pierres sont déjà posées. Peut-être de vieux machos s'obstinent-ils à ruminer des clichés périmés, mais en retour de jeunes écrivains comme Audrée Wilhelmy repensent la femme dans des textes étoffés et profonds, où les figures nouvelles et fortes se conjuguent aux figures traditionnelles et figées (la mère, l'amante, la sorcière), où la tension entre soumission et libération illustre bien la difficulté de penser la femme en ce moment (n'en déplaise aux militantes qui exigent que tout soit clair) ; textes d'une grande densité stylistique au demeurant, ce qui prouve qu'on n'a pas à choisir entre l'intelligence et l'esthétique. Le débat autour de *XYZ* et de ma nouvelle, pour futile qu'il ait été, pourrait au moins nous laisser avec ce bénéfice : réaffirmer l'importance de la complexité en littérature, et la nécessité de parler au lieu de faire taire. ■

1. Marc Angenot, *Dialogues de sourds : traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, 2008.
2. Notons le caractère partial de cette injonction. C'est la violence faite aux femmes qui importe. Le même numéro 135 de *XYZ* dans lequel a paru ma nouvelle contient un autre texte qui mentionne explicitement le viol collectif d'un garçon dans un contexte réaliste (en Afghanistan), mais cette atrocité ne paraît pas avoir importuné notre directrice de rédaction. Pourquoi ne pas avoir attiré l'attention sur ce fait, qui prouvait encore plus à quel point elle avait raison de démissionner ? Certaines victimes sont moins payantes que d'autres, et l'on n'est ému que par celles qui nous ressemblent.
3. Timothy Aubry, « Should Studying Literature Be Fun? », *The Chronicle of Higher Education*, 14 décembre 2018.
4. Voir à ce sujet tout l'ouvrage *Cultivating Humanity* de Martha Nussbaum (Cambridge, Harvard University Press, 1997), et particulièrement le chapitre 1, « Socratic Self-Examination ».